

Dixième et dernier article de *L'ennemi principal*, tome 1 : *économie politique du patriarcat* (première édition 1998, dernière édition 2013). Ce livre est un recueil d'articles de Christine Delphy, il est divisé en deux tomes.

Contacts

e-mail

editionalso@riseup.net
editionalso@autistici.org

Mastodon

[@EditionsALSO@eldritch.cafe](https://eldritch.cafe/@EditionsALSO)
[@EditionsALSO@anticapitalist.party](https://anticapitalist.party/@EditionsALSO)

Twitter

[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)

(si autant de contacts sont donnés c'est pour pouvoir rester joignables même si certains de nos comptes sont bloqués)

©2018-2020, v 1.1.1

Pour un féminisme matérialiste

Christine Delphy

Dixième et dernier article de *L'ennemi principal*, tome 1 : *économie politique du patriarcat* (première édition 1998, dernière édition 2013). Ce livre est un recueil d'articles de Christine Delphy, il est divisé en deux tomes.

Éditions ALSO

Anarchie, Lutte contre les Systèmes d'Oppression

de deux aspects d'un même phénomène, non de deux phénomènes différents.

La lutte des femmes est un fait politique concret, qui ne fait pas qu'ajouter un élément nouveau au domaine politique, mais le bouleverse de fond en comble. On exprimerait la même chose en disant que la conscience des femmes opprimées change la définition même de l'oppression.

Conclusion

Le féminisme matérialiste est donc une démarche intellectuelle dont l'avènement est crucial, et pour les mouvements sociaux, pour la *lutte* féministe, et pour la connaissance. Cette démarche ne saurait – ne pourrait, même si elle le voulait – se limiter à la seule population, à la seule oppression des femmes. Elle ne laissera intouchés aucune part de la réalité, aucun domaine de la connaissance, aucun aspect du monde. Comme le féminisme-mouvement vise la révolution de la réalité sociale, le féminisme-point de vue théorique, et chacun est indispensable à l'autre, doit viser une révolution de la connaissance.

Pour un féminisme matérialiste ¹

Nous sommes femmes

Nous sommes sociologues

C'est-à-dire scientifiques

Nous tenons un discours sur la société, donc sur les femmes

Que signifie l'irruption du féminisme dans la société ?

Que signifie l'irruption du féminisme dans la sociologie ou plus généralement dans les sciences humaines ?

Il faut écarter d'emblée deux compréhensions possibles de cette irruption : la multiplication des (mêmes qu'avant) études sur les femmes ; l'étude des femmes par les femmes.

Qu'est-ce alors que le féminisme ?

Le féminisme est d'abord un mouvement *social*. Comme tout mouvement de révolte, son existence même pose – explicitement ou implicitement – deux postulats fondamentaux.

La situation des femmes est un sujet de révolte. Ceci est une platitude, mais cette platitude entraîne un corollaire beaucoup moins admis. On ne se révolte pas contre ce qui est naturel, donc inévitable, ou inévitable, donc naturel. Dès lors qu'il y a révolte il y a concurrence et nécessairement notion d'un procès résistible. Ce qui est *résistible* n'est pas inévitable ; ce qui n'est pas inévitable pourrait être autre : est arbitraire, donc social. L'implication logique et nécessaire de la révolte des femmes, comme de toute révolte, est que leur situation peut être changée : sinon pourquoi se révolter ? La croyance à la possibilité du changement implique la croyance à l'origine sociale de la situation.

Le renouveau du féminisme a coïncidé avec l'emploi du terme « oppression ». L'idéologie c'est-à-dire le sens commun, le discours

1. Publié dans *L'Arc*, avril 1975.

quotidien, ne parlent pas d'oppression mais de « condition féminine ». Ils renvoient à une explication naturaliste : à une contrainte de la *physis*, la réalité extérieure hors d'atteinte et non modifiable par l'action humaine. Le terme d'oppression, au contraire, renvoie à un arbitraire, à une explication et à une situation *politiques*. « Oppression » et « oppression sociale » sont donc synonymes ou plutôt « oppression sociale » est un pléonasme : la notion d'une cause politique c'est-à-dire sociale fait partie intégrante du concept d'oppression.

Ce terme est donc la base, le point de départ de toute étude comme de toute démarche féministe. Son emploi modifie radicalement les données non seulement de la sociologie mais de toutes les sciences humaines.

Il rend caduques toutes les démarches « scientifiques » qui, parlant des femmes d'une façon ou d'une autre, à un niveau ou à un autre, n'incluent pas le concept d'oppression. Une étude féministe est une étude dont le but est de rendre compte de la situation des femmes ; cette situation étant définie comme une situation d'oppression il devient impossible d'utiliser sans incohérence des prémisses théoriques qui, n'incluant pas ce concept, l'excluent.

Ainsi il ne s'agit pas seulement pour une démarche féministe d'appliquer, à l'étude des femmes, avec une « bonne volonté politique », les prémisses inchangées des sciences constituées.

Il est inutile de s'étendre sur les prémisses qui sont ainsi rendues caduques dans chaque discipline particulière ; nous savons que celles de la sociologie, par exemple, comportent la négation de l'oppression des femmes et en conséquence ne peuvent pas en rendre compte : ne peuvent pas retrouver à l'arrivée ce qu'elles ont nié au départ ; elles ne peuvent *que* la masquer et dans cette mesure contribuer à la perpétuer.

Il semblerait pourtant qu'il existât un aspect de la sociologie qui fût compatible *a priori* avec le féminisme, avec la révolte : la notion

de nouveaux domaines de l'expérience dans l'analyse matérialiste, réciproquement l'analyse matérialiste de tous les lieux de leur oppression est un des procès de cette lutte, et un procès indispensable.

Tant qu'un domaine restait en dehors de la lutte des classes, il resterait hors d'atteinte du matérialisme. Et pour qu'il cesse de l'être, il ne suffisait pas seulement qu'il soit un lieu d'*antagonismes réels* ; encore fallait-il que ces antagonismes prissent la forme d'un affrontement *consciemment politique*. Tel a été le sens de l'émergence des mouvements de libération des femmes. La conceptualisation a suivi, car elle ne peut que suivre les mouvements sociaux réels. La condition des femmes n'a pas donné lieu à une lutte parce qu'elle était « politique » : le « politique » est un concept, pas un élément de la réalité concrète. Elle est devenue « politique » dès lors qu'elle a donné lieu à une lutte, et que dans le même moment cette condition a été pensée comme oppression.

Aujourd'hui les conditions sont réunies, qui ne l'étaient pas avant, pour l'avènement d'une nouvelle étape de la connaissance. Par exemple les femmes étaient opprimées avant, et opprimées aussi dans et par la « sexualité ». Mais cela n'était pas suffisant pour que la « sexualité » soit envisagée d'un point de vue matérialiste.

En effet la conscience de classe des prolétaires n'est pas le résultat de la théorie marxiste du capital ; au contraire, c'est la théorie marxiste du capital qui est fondée sur la prémisse nécessaire de l'oppression des prolétaires. L'oppression est une conceptualisation possible d'une situation donnée ; et cette conceptualisation ne peut provenir que d'un point de vue c'est-à-dire d'une place précise dans cette condition : celle d'opprimé. De même ce n'est que du point de vue et de vie des femmes que leur condition peut être conçue comme oppression. Cette prise de conscience n'est ni antérieure ni postérieure à la lutte, à l'« agir », elle en est simultanée parce qu'elle est l'aspect de conscience de la lutte ; en d'autres termes il s'agit

et que la théorie matérialiste de l'histoire se réduisait à l'histoire de leur affrontement, les domaines où cet affrontement ne se produisait pas étaient nécessairement laissés en dehors de la problématique de la lutte des classes, et donc du matérialisme. La tentative de Wilhelm Reich est exemplaire cet égard : il a cru faire rentrer la sexualité sous la houlette du matérialisme, et en réalité il n'a fait que le trahir, que psychologiser la lutte des classes⁶.

La sexualité est bien le lieu d'une lutte de classes, d'un des champs de l'affrontement de deux groupes ; mais ces groupes ne sont pas les prolétaires et les capitalistes, mais les femmes sociales et les hommes sociaux.

Seules la lutte des femmes et la conceptualisation simultanée de leur condition comme oppression font entrer la sexualité dans le champ du politique. La lutte des femmes, en imprimant le mot oppression sur le domaine de la sexualité, l'annexe au matérialisme. Elle est la condition nécessaire de cette annexation. Les appels à une psychologie matérialiste ne sont pas nouveaux. Comment expliquer qu'en dépit de la nécessité reconnue de considérer la « subjectivité » comme l'une des expressions sinon l'un des rouages de l'organisation sociale, la démarche inverse n'ait cessé de faire des progrès depuis ces appels (depuis quarante ans) ? Que le biologisme, l'instinctualisme continuent de régner sur, mieux de *constituer* l'étude du « psychisme » ? Que le psychologisme ne se limite même pas à l'étude de la subjectivité mais sévisse dans l'étude de l'interaction, des groupes et même des institutions ?

Comment l'expliquer sinon en admettant que la base politique manquait à une telle connaissance ?

Mais si la lutte des femmes est la condition nécessaire à l'inclu-

6. Wilhelm Reich était un théoricien pour qui la répression sexuelle au sens freudien conduisait à la personnalité « autoritaire » nécessaire au fonctionnement du capitalisme. Il avait créé des boîtes à orgasme, montrant ainsi qu'il avait une vision assez simpliste de la sexualité. Son œuvre, liant une libération sexuelle très masculine – l'accumulation des orgasmes par tous les moyens – et la rébellion contre l'ordre social fut remise au goût du jour par les jeunes hommes en mai 1968.

de l'origine sociale des phénomènes sociaux. Mais cette compatibilité reste à l'état de virtualité car :

- une théorie peut se dire sociologique sans l'être. La plupart des théories sociologiques nient non seulement l'oppression des femmes mais le social lui-même. Le fonctionnalisme est en dernière analyse un cas typique de réductionnisme psychologique ; le structuralisme est également un réductionnisme psychologique quoique différent du premier² ; l'un s'appuie sur le freudisme – sur l'universalité des instincts – l'autre sur l'universalité des structures cognitives. L'un et l'autre expliquent les différentes formations sociales, et le phénomène social lui-même, par une nature humaine ;
- toutes ces théories sont des expressions de l'idéalisme, totalement incompatibles avec la révolte des groupes opprimés en ce qu'elles affirment que :
- l'histoire est le produit d'un fonctionnement individuel – universel – biologique ;
- il existe des domaines indifférents aux, et indépendants des rapports de pouvoir entre les groupes.

Féminisme et matérialisme

Une science féministe – ou prolétarienne – veut parvenir à expliquer l'oppression ; pour ce faire elle doit en partir. Si elle est cohérente elle débouche inévitablement sur une théorie de l'histoire, car elle doit en avoir une, où celle-ci s'écrit et se décrit en termes de domination des groupes sociaux les uns par les autres. De même elle ne peut considérer *a priori* aucun domaine, de la réalité ou de la connaissance, comme extérieurs à cette dynamique fondamentale.

2. Le fonctionnalisme dont il s'agit ici est le fonctionnalisme de type parsonien, que l'on trouve de façon caricaturale aujourd'hui chez les micro-économistes en particulier ; par exemple chez Gary Becker, prix Nobel. Le structuralisme dont il s'agit est le structuralisme « anthropologique » de Lévi-Strauss. Dans le second volume, je défends certaines versions du structuralisme.

Une interprétation féministe de l'histoire est donc « matérialiste » au sens large, c'est-à-dire que ses prémisses la conduisent à considérer les productions intellectuelles comme le produit de rapports sociaux, et à considérer ceux-ci comme des rapports de domination.

Les implications ne concernent pas seulement des théories ou des domaines précis : des contenus. Elles concernent directement l'existence de ces domaines en tant que tels : leurs principes de constitution c'est-à-dire les principes de division du réel en domaines de la connaissance. En effet toute catégorisation, séparation en « domaines », suppose une théorie implicite de la nature humaine, de la nature du social, de l'histoire³.

La division de la connaissance en domaines étanches est, au même titre que le contenu de ces domaines, un effet et une arme de l'idéologie.

Matérialisme et « interdisciplinarité »

L'idée qu'il existe des domaines séparés de l'expérience, dont s'occupent des disciplines distinctes, ayant chacune leurs méthodes qui se réunissent *ensuite* pour juxtaposer leurs « trouvailles » est typiquement antimatérialiste. Qu'est-ce en effet que cette confrontation, cette *interdisciplinarité* tant vantée ? Ce n'est que le résultat de la disciplinarité qu'elle présuppose. Or celle-ci est fondée sur le postulat que des niveaux subjectivement distincts – dans la subjectivité de notre société – de l'expérience, obéissent chacun à des « lois » propres : le « psychisme » aux « lois » de « l'instinct », le « social » aux « lois » de « l'interaction », etc.

Très concrètement on voit le caractère réactionnaire de cette démarche dans l'étude de la famille, où l'on sépare comme obéissant

3. Par exemple la « chair » et « l'esprit » sont-ils des divisions du concret ou des « entrées » du dictionnaire occidental ? Et qu'est-ce que le dictionnaire occidental sinon la production intellectuelle d'un système social oppressif, sa rationalisation ?

la seconde moitié du 20e siècle est marquée par la tentative – par les tentatives, sans cesse renouvelées – d'unifier les principes d'explication. Ces tentatives ont pris la forme d'essais de conciliation ou de réconciliation entre le freudisme et le marxisme. Inutile de dire que si elles ont été si nombreuses, c'est parce que la contradiction est douloureuse, bien sûr, mais aussi parce que chacune d'elles s'est soldée par un échec. Cet échec était inscrit dans les prémisses mêmes de ces poursuites ; c'est au niveau des résultats que l'on tentait de concilier ces démarches, oubliant que leurs prémisses épistémologiques étaient irréconciliables. L'échec de ces tentatives est dû à ce qu'elles ont toutes accepté la prétention exorbitante de la psychanalyse d'être, non pas un système d'interprétation de la subjectivité, mais la subjectivité même.

J'en prendrai pour preuve le fait que, non seulement pour les tenants de la psychanalyse, mais pour la vaste majorité des gens, la récusation de la théorie psychanalytique est synonyme de désintérêt pour son objet, d'indifférence à – et même de négation de – l'existence de la subjectivité. Dès lors qu'elles acceptaient cette prétention, ces tentatives étaient vouées à l'échec car elles devaient accepter les prémisses de la psychanalyse. Or les accepter revient à accepter l'entrée en scène de l'idéalisme. Sous couvert d'introduire le matérialisme dans la subjectivité, on introduisait en fait l'ennemi dans la place, l'idéalisme dans l'histoire.

Connaissance et lutte

Mais pourquoi ces tentatives devaient-elles accepter les prémisses de la psychanalyse qui n'est qu'une des formes du psychologisme, lui-même une des formes de l'idéalisme ? Tout simplement parce que les domaines accaparés par le psychologisme n'étaient *pas* des lieux d'affrontement entre les groupes seuls reconnus comme classes : prolétaires et capitalistes.

Dès lors que seuls ces groupes étaient reconnus comme classes,

jectivement.

Une connaissance qui prendrait pour point de départ l'oppression des femmes constituerait une révolution épistémologique, et non une nouvelle discipline ayant les femmes pour objet ou une explication *ad hoc* d'une oppression particulière. Ce serait une expression du matérialisme, mais aussi un renouveau de celui-ci. En effet elle apporterait un point de vue matérialiste jusqu'ici ignoré – celui de l'oppression des femmes – c'est-à-dire un *regard* nouveau, et non un nouvel objet; et ce regard s'appliquerait nécessairement à la totalité de l'expérience humaine, individuelle ou collective.

Un exemple

Comment le matérialisme peut-il être « étendu »? Jusqu'à présent il a signifié, dénoté une théorie de l'histoire comme histoire de la lutte des classes. Mais les femmes étaient exclues de ces classes en tant que groupe : leur oppression n'était pas pensée comme une exploitation de classes. Or je maintiens que c'est l'absence des femmes de l'histoire : de sa représentation « matérialiste », qui a laissé le champ libre à l'instauration et au maintien de « domaines » réservés, à l'accaparement par des « disciplines », c'est-à-dire des points de vue, idéalistes, de secteurs entiers de l'expérience.

Autant le matérialisme pouvait s'appliquer à la production des idées par exemple – dont le rôle était clair dans l'exploitation des prolétaires, dans la « lutte des classes » traditionnellement définie – autant ce qui était considéré comme « subjectivité », « affectivité », « sexualité⁵ » lui échappaient. Cette contradiction était patente et inévitable. Elle ne pouvait manquer d'apparaître comme une contradiction, pas plus qu'elle ne pouvait être résolue. Toute l'histoire intellectuelle de la première moitié, et peut-être aussi de

5. Chose en soi comme le « psychisme », pour le sens commun et la « science » qui reproduit ces catégories, « rattachée » au « psychisme » par la même science qui reproduit la théorie spontanée du sens commun : de l'idéologie.

à des logiques distinctes et hétérogènes les rapports sexuels des époux, de leurs rapports économiques, de leurs rapports sociaux, etc. Juxtaposer ces « résultats » hétéroclites aboutit à une mosaïque inintéressante; dépourvue de signification mais dont l'intérêt pour la « science » réside précisément en cela : dans la négation de l'unité profonde de tous ces « niveaux » qui sont tous lieux et moyens de l'oppression.

« Disciplinarité » et idéologie

La science officielle et ses découpages ont donc pour but, et pour résultat, l'inintelligibilité de l'expérience humaine.

Ce qui est vrai de la sociologie l'est aussi des disciplines qui, avec elle, se partagent les « sciences humaines ». La psychanalyse, par exemple, réclame et revendique la sexualité comme *son* domaine. La psychanalyse et la sociologie ne prennent pas en compte l'oppression des femmes. Ne la prenant pas en compte, elles la reprennent nécessairement *à leur compte* : elles l'intègrent comme un donné. Elles étudient des domaines de la vie sociale et de l'expérience subjective où et par lesquels les femmes sont opprimées sans que cette oppression apparaisse comme telle. Elles ont donc une fonction idéologique précise : faire disparaître l'oppression des femmes des « résultats » de leurs « études »; et comme tout est circulaire, ceci n'est accompli qu'au prix de l'avoir niée au départ.

De l'illusion qu'on peut abstraire des concepts « techniques » de leur contexte réactionnaire

La question est donc : comment utiliser *contre* l'oppression des femmes une connaissance qui la présuppose? Peut-on même en utiliser des « éléments »? La réponse positive à cette question, aujourd'hui prévalente, repose sur l'idée que l'on peut dissocier la philosophie sociale exprimée par certaines théories, de leurs concepts.

Or ces éléments sont eux-mêmes obtenus à partir de prémisses épistémologiques. Toute science construit son objet. Ceci signifie que non seulement son contenu théorique mais les limites et la définition de son champ d'application, son domaine même, loin de préexister à la discipline, en sont une création.

Et les prémisses de toutes les sciences humaines, dans la mesure où elles ne posent pas les rapports hommes-femmes comme des rapports d'oppression, les posent, par action ou par omission, comme *autres*.

Ces prémisses sont donc en opposition radicale avec celles de la libération des femmes. Une connaissance qui part de l'oppression des femmes ne peut donc se contenter de remettre en question tel ou tel *résultat* de telle ou telle discipline. Elle doit contester les prémisses mêmes à partir desquelles ces résultats ont été obtenus, le point de vue d'où les « faits » ont été regardés, le point de vue qui a constitué les faits en faits ; ce n'est pas seulement l'interprétation de l'objet qui est en cause, mais le regard qui perçoit l'objet, et l'objet qu'il constitue ; donc jusqu'aux concepts les plus apparemment « techniques » et « neutres ».

Il est illusoire de prétendre parvenir à des interprétations différentes avec les mêmes instruments conceptuels : ceux-ci ne sont pas plus neutres, pas moins construits que les domaines qu'ils délimitent ni que les théories – le contenu des disciplines – qu'ils secrètent.

Le refus de l'interdisciplinarité ne signifie pas le refus de reconnaître que l'expérience subjective⁴ connaît des niveaux différents. Il signifie le refus du découpage actuel de la réalité en domaines – fiefs – des disciplines, découpage né de et accreditant l'idée que des parts entières de l'expérience sont extérieures à l'oppression, c'est-à-dire au politique.

Au patchwork de l'inter et de la disciplinarité, une démarche

féministe matérialiste oppose une dynamique unique, se traduisant différemment à différents niveaux, *qui restent entièrement à définir*.

Cette démarche récuse le structuralisme, par exemple, non en ce qu'il postule l'existence d'un niveau cognitif subjectivement distinct, mais en ce qu'il impute à ce niveau un contenu indépendant des rapports sociaux. Elle récuse la psychanalyse non en ce que celle-ci postule l'existence d'un niveau subjectivement subjectif (c'est-à-dire ressenti par les individus comme subjectif) mais en ce qu'elle impute à ce niveau un contenu indépendant des rapports sociaux.

Il va sans dire que le social dont il est question ici n'est pas le « social » des journalistes : l'extérieur opposé à l'« intérieur », le superficiel, l'événementiel opposé au profond. C'est le politique, opposé au « privé ». La prééminence accordée à ce social n'a rien à voir non plus avec un chauvinisme de spécialiste : c'est un parti pris théorique qui s'oppose au contraire à la conception prévalante des « spécialités ». C'est une vue globale de l'histoire, donc des sciences humaines, qui interdit tout recours à des facteurs extra-sociaux et extra-historiques.

En effet un tel recours, aussi limité soit-il, est incompatible avec le concept d'oppression.

Pensée matérialiste et situation politique de qui pense

Qu'il n'y ait pas de connaissance neutre est un lieu commun. Mais de notre point de vue cela a un sens très précis. Toute connaissance est le produit d'une situation historique, qu'elle le sache ou non. Mais qu'elle le sache ou non fait une grande différence ; si elle ne le sait pas, si elle se prétend « neutre », elle nie l'histoire qu'elle prétend expliquer, elle est idéologie et non connaissance. Toute connaissance qui ne reconnaît pas, qui ne prend pas pour prémisses l'oppression sociale, la nie, et en conséquence la sert ob-

4. C'est-à-dire dans la subjectivité de cette société, donc dans son idéologie.